

PRÉFACE

Ce volume rassemble les poèmes écrits par Apollinaire pendant la guerre de 1914-1918. La notion de « poème » a été élargie aux compositions calligrammatiques, y compris celles des envois. Il ne s'agit pas de révéler des inédits, même si un certain nombre d'entre eux sont encore inconnus et ne figurent pas dans les *Œuvres poétiques* de la Pléiade. Le but de cette publication est d'abord simplement d'identifier clairement les poèmes « en guerre », c'est-à-dire écrits pendant une période délimitée, depuis le 31 juillet 1914, jour de la mobilisation générale, jusqu'au 9 novembre 1918, jour de la mort d'Apollinaire. Depuis plus de trente-cinq ans, j'ai défendu l'idée que, dans les pays belligérants et en particulier en France, tout ce qui a été pensé, senti, écrit pendant ces années de guerre en portait l'empreinte, même quand la référence au conflit n'était pas directe.

Dans le cas d'Apollinaire, un grand nombre de ces poèmes étaient ensevelis dans des recueils posthumes, *Il y a*, en 1925, recueil dont seule la première partie contenait des « Poésies (1895-1918) », *Le Guetteur mélancolique*, en 1952, repris dans les *Œuvres poétiques*, augmentés des poèmes à Lou, à Madeleine, à la marraine – trois ensemble datés de la guerre –, mais aussi de « poèmes retrouvés » dont les uns « publiés par Apollinaire » et les autres « publiés après la mort d'Apollinaire », de « poèmes épistolaires », enfin de « poèmes inédits » et d'un « Appendice ». Dans chacune de ces rubriques, où prévalait un ordre généralement chronologique, mais pas toujours, les poèmes écrits pendant la guerre clôturaient logiquement chaque section. On comprend que pour en avoir une appréhension globale, il fallait d'abord les identifier dans chaque ensemble et ensuite sauter d'une entrée à l'autre. Mais cet exercice ne garantissait pas que les poèmes fussent lus en continu dans l'ordre chronologique de leur composition puisqu'ils avaient été rassemblés au hasard de leur découverte.

D'autres poèmes n'étaient pas aussi difficiles à repérer : ceux de *Vitam impendere amori*, paru en 1917, et de *Calligrammes*, en 1918. Cependant, si dans les cinq sections sur les six que comporte ce dernier recueil les poèmes étaient présentés dans un ordre à peu près chronologique, certains d'entre eux y échappaient. Pour ne reprendre que l'exemple le plus spectaculaire, « Les Collines », composé en 1917, avait été placé dans la première section, « Ondes », censée rassembler les « poèmes de la paix ».

Il se trouve que les « poèmes en guerre » d'Apollinaire, du moins ceux qui étaient clairement identifiables, en particulier dans *Calligrammes*, furent généralement la cible de la jeune génération poétique qui allait fonder le surréalisme. La critique dans son ensemble allait faire chorus à ces premières attaques tout au long du XX^e siècle. Les interprétations malignes ou tendancieuses se perpétuent encore aujourd'hui.

Il nous est apparu qu'il était nécessaire, pour porter un jugement serein et informé sur la production poétique d'Apollinaire pendant la guerre, d'en réunir au moins le corpus et de le présenter dans son déroulement chronologique. Tel est l'objet du présent volume.

D'aucuns regretteront peut-être que le recueil *Calligrammes* constitué par Apollinaire soit ici démonté et disloqué (les poèmes à Lou, comme les poèmes à Madeleine ou à sa marraine, chacun le sait, sont des constructions posthumes). Rien n'empêche de revenir au recueil publié par le poète. Le *continuum* chronologique rétabli ici n'a pas de visée esthétique. Il s'agit plutôt d'une sorte d'autobiographie poétique. Ajoutons que nombre de ces poèmes ont été extraits d'une lettre qui les contenait. Apollinaire prenait généralement soin de bien distinguer matériellement les ensembles métrés et rimés. Il est toujours possible de se reporter à la *Correspondance générale* pour les resituer dans leur contexte.

Ce regroupement donne d'abord une idée plus précise de la quantité de poèmes écrits par Apollinaire pendant cette période : plus de trois cents. On voit clairement la fécondité de l'année 1915,

avec plus de 200 poèmes, la baisse sensible en 1916, avec seulement une vingtaine de poèmes, la reprise de la créativité en 1917, l'effondrement l'année de la mort, en 1918. Les raisons de ces fluctuations sont claires : si la créativité d'Apollinaire ne faiblit pas en 1915, malgré des conditions matérielles et psychologiques de plus en plus dures, c'est qu'il est soutenu par son désir des mots et des femmes, qui se porte successivement sur Lou puis Madeleine et réussit à mettre entre parenthèses l'enfer vécu. Le retour vers l'arrière, à Oran puis à Paris, est une intense déception. De nouveau sur le front, il retrouve ses facultés créatrices au début de 1916, avant d'être foudroyé par sa blessure. À la fin de 1916, il croit qu'il va mourir. En 1917, le phénix renaît de ses cendres et compose ses derniers grands poèmes. Il est de nouveau atteint physiquement au début de 1918 et ne donne plus aucun signe de grande création.

Un bon nombre de ces poèmes a été publié du vivant d'Apollinaire : dans *Case d'armons*, sur le front, et dans des revues diverses, avant d'être repris dans *Calligrammes*. Il va sans dire cependant que tous ces poèmes n'étaient pas destinés à une publication, en raison moins de leur qualité insuffisante que de leur confidentialité. C'est le cas des poèmes d'amour envoyés à Lou et à Madeleine. Apollinaire entretient avec eux une relation trouble : il oscille entre le désir de ne pas partager une intimité poussée parfois jusqu'à une limite inacceptable par la censure de l'époque et bravant la pudeur de ses destinataires, Madeleine et même Lou – qui interdit la publication des lettres qu'elle reçoit –, et celui de préserver le trésor de ses créations. Il surmonte l'obstacle en transformant légèrement les poèmes d'amour pour ne pas compromettre ses partenaires. C'est le cas du moins des poèmes à Madeleine qu'il a pu récupérer et qu'elle a eu la bonté de lui recopier, alors que Lou s'y est refusée.

Une partie des autres poèmes non publiés par Apollinaire est constituée de poèmes épistolaires envoyés à ses amis les plus proches. Ces poèmes épistolaires sont de deux sortes : il s'agit soit d'un poème inséré dans une lettre, soit d'une lettre écrite sous

forme de poème. C'est cette seconde forme que revêtent le plus souvent les poèmes adressés à des amis. Son intention de les publier ou d'en publier au moins un certain nombre est attestée, entre autres dans une lettre écrite le 24 juin 1915 à son amie Louise Faure-Favier. Il a d'ores et déjà publié dans *Calligrammes*, moyennant quelques adaptations, les poèmes que Rouveyre, aussi généreux que Madeleine, lui a recopiés lors de son retour à Paris après sa blessure. Il est certain qu'il avait le même désir en ce qui concerne les poèmes envoyés à André Billy, à André Dupont, peut-être à Louis de Gonzague Frick, à Fernand Divoire, mais il n'a pu les récupérer. La qualité de ces poèmes peut paraître parfois douteuse mais l'exemple des poèmes à Rouveyre nous convainc que le remaniement peut faire passer un poème du stade de l'ébauche à celui d'œuvre d'art. Quoi qu'il en soit, répétons-le, notre souci est de nous tenir au plus près de l'écriture quotidienne d'Apollinaire et de ses métamorphoses.

Le déroulement des poèmes donne à lire une histoire, celle qu'Apollinaire a léguée à l'avenir, histoire dans l'Histoire, inséparable de ce destin individuel. C'est d'abord le défilé des amours et des amitiés, sans lesquels il ne peut pas vivre. La juxtaposition des poèmes permet d'apprécier plus finement sa relation avec Lou, dont il comprend la défection dès la mi-février 1915. C'est alors qu'il se tourne vers ses amis. Lou, progressivement, se meut en « conservatrice » des poèmes qu'il lui envoie, moins destinés à elle qu'à être sauvegardés entre ses mains. On peut presque palper la montée de son angoisse à travers la quantité de poèmes suscitée par son arrivée au front et par la découverte progressive de la « vraie » guerre après ses classes à Nîmes. C'est ainsi en tout cas qu'on peut interpréter l'extraordinaire période de créativité d'avril à juin 1915, à un moment où le danger est omniprésent mais laisse encore quelques loisirs, ce qui ne sera plus le cas à partir de juillet, avec les grandes offensives auxquelles il va participer. On suit mieux les allers-retours du poète entre Lou et Madeleine et, parallèlement à l'engagement officiel avec

Madeleine en août, la montée des sarcasmes à l'encontre de la belle jardinière. On mesure plutôt que son donjuanisme sa capacité de résilience, grâce à laquelle il surmonte le traumatisme de la défection de Lou comme celui de la guerre et parvient à retrouver le goût de l'amour. Mais ces constants rebondissements ne masquent pas l'obsession de la mort, fût-elle dissimulée sous la plaisanterie. Fin 1917 cependant, *Vitam impendere amori* paraît sonner le glas de la foi en l'amour et pressentir sa propre disparition. Jacqueline Apollinaire, la future épouse, est singulièrement absente de sa production poétique.

On y découvre le fil des saisons, auxquelles le poète est si sensible, les retours de l'hiver, du printemps, la nostalgie de la Méditerranée, jusqu'en ce calligramme à Léopold Survage où surgissent des felouques, image de la jeunesse enfuie qui apparaît aussi dans le poème si nostalgique et ronsardien : « Un cahier d'anciens croquis ». C'est l'entrée dans l'ère mélancolique « Des regrets et de la raison », mots sur lesquels se clôt *Vitam impendere amori*.

De 1914 à 1918, Apollinaire est devenu un homme « plein de sens », comme il le proclame dans « La Jolie Rousse ». Le bilan de ces années est lourd. Comment en serait-il autrement ? L'angoisse de l'avenir le taraude. Non seulement le sien, mais celui de l'humanité, qu'il pressent aussi bien dans les vers de « La Petite Auto » écrits en 1917 que dans « La Victoire » ou dans le poème « Orphée » qui laissent tous les trois filtrer la crainte du nivellement par la médiocrité démocratique.

Dans « Un cahier d'anciens croquis », Apollinaire évoque aussi « ce charme encore nouveau/Tirer du neuf du vieux cerveau ». On découvre au fil de ces années à quel point le poète a trouvé pendant ces années tragiques les « forces neuves » capables de renouveler sans cesse la parole poétique : dans *Case d'armons* où il ne cesse d'innover, mais aussi dans les aspects apparemment plus traditionnels de sa poésie, comme les strophes des « Collines » où il rompt avec la rime dans des quintils d'octosyllabes, ou dans les subtilités de *Vitam impendere amori*. Les poèmes du début de 1917, trop ignorés, sont encore différents de tous ceux qu'il avait écrits jusque-là. « L'Horloge

de demain» tournée vers l'avenir est elle-même l'avenir de la poésie, mêlant couleurs, dessins, mots, lyrisme. Et les calligrammes viennent toujours spontanément sous sa main... Cette invention continue restait confidentielle, l'arbre de *Calligrammes* dont on ne retenait que les excès de patriotisme ou d'audace formelle en masquait la forêt, et les poèmes d'amour à Lou et Madeleine étaient un secret qui ne serait dévoilé que bien plus tard. Qu'auraient pensé les futurs surréalistes s'ils avaient pu lire les lettres et les poèmes à ces deux femmes ? N'auraient-ils pas été scotchés, comme on dit aujourd'hui ?

Quelle tristesse de ne plus rien voir naître de sa plume en 1918 ! Il y a, dans le simple regard porté sur le sommaire, avec l'amenuisement progressif de la création poétique de 1914 à 1918, quelque chose qui serre le cœur. On y voit clairement la castration produite par la guerre. Oui, le poète Apollinaire est une victime de guerre. Pas dans le sens où ses jeunes détracteurs, avides plus ou moins consciemment de prendre sa place, l'ont orchestré, sur un plan resté médiocrement idéologique ou avec une fixation sur sa blessure, mais parce qu'un génie comme le sien n'a pu, physiquement, moralement et psychiquement, se refaire une santé après ce qu'il avait vécu. En tout cas, il ne le pouvait plus en 1918. Sa résurrection, toujours possible comme celle du phénix, en 1919, n'a pu avoir lieu.

PRINCIPES DE L'ÉDITION

Date, lieu, destinataire

Les poèmes sont présentés dans l'ordre chronologique de leur composition. C'est, dans la mesure du possible, la date de rédaction qui est donnée entre crochets. Cependant, il arrive assez souvent qu'un poème épistolaire soit envoyé quelque temps après sa rédaction sans qu'on puisse déterminer à coup sûr la date de sa rédaction. Dans ce cas, la date donnée est un *terminus ad quem*. De même, cette dernière ne peut être établie à coup sûr pour un certain nombre de poèmes non épistolaires, comme ceux réunis dans *Case d'armons* ou dans *Le Médaillon toujours fermé*. Ils sont introduits alors à la date de leur première apparition.

Si l'établissement de la chronologie est relativement aisé jusqu'à la blessure en mars 1916, il n'en est plus de même en ce qui concerne les poèmes écrits après cette période. Seules l'analyse interne et la date éventuelle de leur publication fournissent au moins une fourchette pour dater leur composition, non sans quelques incertitudes.

Cette date figure entre crochets droits en bas et à droite de la page, accompagnée si possible du lieu de l'envoi.

Apollinaire indique généralement la date de sa lettre, soit en haut et à droite, comme c'est l'usage, soit en bas de la lettre-poème.

Le lieu d'où provient le message est également souvent indiqué par l'épistolier et confirmé par l'en-tête d'une lettre ou l'enveloppe quand elle n'a pas disparu. Après les classes à Nîmes, Apollinaire rejoint le front et l'endroit exact d'où il écrit n'est jamais mentionné car il est interdit de le donner. C'est le secteur postal qui permet d'identifier le lieu où se trouve le combattant. Si le lieu est généralement indiqué après la date, il n'a pas paru nécessaire de donner pour chaque lettre écrite entre le 4 avril 1915 et le 16 mars 1916 les numéros des secteurs postaux : on les trouvera dans la